

lui fournissent contre nous des armes que nous ne pouvons laisser entre ses mains.

—Quelles armes ?

—L'histoire que m'a racontée Genaro, lorsque je l'ai trouvé ce matin à l'endroit où il m'avait donné rendez-vous par la lettre, est un peu longue, mais comme aucun de ses détails ne saurait être inutile pour nous il importe que vous l'écoutez jusqu'au bout, monsieur le duc.

Don Alexandre hésita un instant, consulta sa montre et sentant dans le calme même de son interlocuteur l'annonce d'une nouvelle menace, il prit une chaise et s'assit.

—Parlez, dit-il, soyez aussi bref que possible ; il est deux heures et les Cortès se réunissent à trois.

—Genaro était tranquillement abrité sous un auvent lorsque je l'aperçus. Il fumait sa pipe flegmatiquement comme un homme rassuré sur le lendemain.

—Soyez bref, vous dis-je, reprit don Alexandre en repoussant du pied un tabouret de velours.

—J'avais besoin de vous dépeindre son aspect et son allure pour mieux vous faire saisir son jeu.

—Quel jeu ?

—Eh ! monsieur le duc, un jeu dont je tiens, je crois, tous les atouts. Après l'échange du premier salut et le torrent de reproches sur l'ingratitude dont il se prétend victime, il me dit froidement que cet oubli était d'autant plus in pardonnable qu'il avait en ce moment même un nouveau service à vous rendre.

—Quel service ?

—Il soutient qu'il a entre les mains l'honneur et la liberté du duc de Balboa.

Don Alexandre haussa les épaules.

—Et je crois qu'il a raison, dit Pablo.

Le duc très pâle rapprocha sa chaise.

—Voici d'ailleurs ses propres paroles : " Je vous sais capable de tout vous et votre maître, Pablo Gracia, et je dois m'attendre de votre part à un assassinat ou à une dénonciation. Mais contre votre poignard, j'ai mon revolver et contre votre déclaration, des documents qui vous mèneraient tous les deux au bague d'où je viens. "

—C'est un chantage, dit le duc essayant un sourire de dédain.

—Je l'avais cru d'abord comme vous, mais je dus bientôt me détromper. Je lui dis que s'il voulait garder à votre égard le seul rôle qu'il eût à espérer, c'est-à-dire celui d'un serviteur dévoué, vous vous occuperiez peut-être de son sort aujourd'hui comme auparavant. Il me toisa d'un regard irrité et répondit que s'il le voulait le duc lui compterait un million sans réplique. Et comme je lui témoignais mon incrédulité en riant de ce que j'appelais sa naïveté : " Je possède, me dit-il, un document signé de la duchesse Térésa de Balboa qui obligera le duc Alexandre à passer par toutes mes conditions. "

La pâleur du duc s'accroissait encore. Il tressaillit d'un effroi réel.

—Si ce document existe, répliquai-je, produisez-le nous, livrez-le nous et nous en apprécierons la valeur.

Evidemment cette pièce, en supposant qu'elle soit tombée, j'ignore comment, entre les mains de Genaro, ne peut être qu'un écrit sans importance, à moins que ce ne soit un nouveau faux commis par lui.

—Je le soupçonne comme vous ; mais je puis moins facilement mettre en doute l'exactitude des faits qui, dit-il, ont accompagné la découverte ou plutôt le vol de ces papiers. Aussi, je vous le répète, monsieur le duc, Genaro est un ennemi dangereux et il nous importe, à vous et à moi, d'en faire notre allié et de mettre notre main dans la sienne.

Le duc sentit d'un seul coup se ranimer toute la révolte de son orgueil.

—Vous voulez que le duc de Balboa mette sa main dans celle d'un forçat ?

—Bah ! dit Pablo Garcia, avec un accent à la fois rêveur et railleur, quand la nécessité le veut, autant aujourd'hui que demain.

Don Alexandre cloua ses yeux sur ceux de l'interlocuteur avec une fixité étrange.

—A moins, reprit Pablo, que vous n'acceptiez mon premier conseil qui est peut-être après tout le plus pratique. A Erié-City, la femme du qua-

ker nous gênait : les eaux de l'étang nous sont venues en aide. A Balboa, la duchesse Térésa était pour nous un obstacle, la tombe où nous l'avons couchée garde son secret. A la Vera-Cruz, le docteur Herbin troublait notre paix : le commandant de la Golondrina et le fond de l'Océan nous ont débarrassés de lui.

—Tant de crimes... balbutia le duc.

—Ne suffisent point, comme vous le voyez, monsieur le duc. Il faut que Genaro meurt, s'il possède un document de nature à nous nuire, et ce meurtre nécessaire ne sera sans doute pas le dernier que nous aurons à commettre.

Le duc eut un mouvement d'horreur instinctive.

—Monsieur le duc doit se souvenir qu'à notre destinée se trouve mêlé un personnage dont l'existence a toujours été pour nous une menace.

—Le mari de la duchesse Térésa.

—Qui nous garantit que demain il ne se trouvera pas face à face avec nous ?

—Demain je serai assez fort pour le réduire à l'impuissance, dit le duc sans pouvoir contenir sa fureur. Le ministre de la justice n'épargnera point les émules d'Ortega.

—En attendant, fit Pablo qui gardait un flegme impassible, allons au plus pressé c'est-à-dire à Genaro.

—Quels détails vous a-t-il fournis sur ce document ?

—Il ne s'agit pas d'un seul document, mais d'un ensemble de papiers authentiques.

—Ces papiers, que contiennent-ils ?

—Je l'ignore, mais nous le saurons bientôt. Genaro doit venir ici à deux heures et demie.

—Genaro ici ?

—Il a exigé une entrevue avec vous et ne veut remettre les pièces qu'entre vos mains.

—Il est impossible que je vois ce forçat.

—Tranquillisez-vous, monsieur le duc. Ce n'est pas le galérien Genaro qui va se présenter chez vous, mais don Santiago Gomez y Ruiz ancien consul général d'Espagne à Lisbonne.

—Un faux nom, encore ?

—Dont monsieur le duc fera un nom véritable, lorsqu'il sera président du conseil des ministres, dit Pablo. La pièce, fabriquée en effet par Genaro, deviendra légale lorsqu'elle portera la signature du ministre de la justice.

Le duc, brusquement, se leva, stupéfié de l'audace de cette proposition, et sentant sur sa joue une impression brûlante, comme s'il avait été souffleté en plein visage.

—Vous vous croyez le droit, cria-t-il, de faire de moi ce qui vous plaît, de m'outrager comme il vous plaît. Parce que la fatalité m'a mis en contact avec un misérable, vous avez l'effronterie de supposer que le duc de Balboa s'avilira jamais comme ce bandit et le couvrira de sa protection, en devenant faussaire à l'exemple de ce coquin. Ecoutez-moi bien, à votre tour, Pablo Garcia, ni de vous, ni de Genaro, je n'ai d'autres conseils à prendre que ceux qu'il me convient de vous demander. Vous oubliez trop, vous, Pablo Garcia, que si vous n'êtes plus mon intendant, vous l'avez été, et que vos millions ont leur origine dans mes complaisances peut-être imprudentes à votre égard. Vous avez été, tous deux, Genaro et vous, des instruments entre mes mains, pas autre chose, quand l'instrument blesse au lieu de servir, on le jette, on le brise...

—A moins que l'on ne soit dans l'impossibilité de s'en passer, dit Pablo avec un accent étrange qui ressemblait à un ricanement.

En ce moment, on frappa à la porte qui s'ouvrit en quelque sorte d'elle-même, et un domestique annonça don Santiago Gomez y Ruiz.

Le duc était resté debout, immobile, dans l'attitude glaciale du maître qui daigne recevoir un ancien valet.

Genaro s'inclina avec une humilité servile.

—Je suis ce qui vous amène, dit don Alexandre en laissant tomber sur le forçat un regard de fierté repoussant d'avance toute familiarité. Don Pablo Garcia a reçu l'ordre de vous donner ce qu'il jugerait convenable en souvenir de vos anciens services au château de Balboa, que voulez-vous de plus ?

Genaro se courba avec une nouvelle démonstration de respect.

—Dieu me garde, dit-il d'une voix pleine de déférence, d'abuser de la bonté de monsieur le

duc en montrant des exigences trop grandes. Je n'ai au fond qu'un seul désir c'est de rester au service de monsieur le duc...

—Et s'il m'était impossible de satisfaire ce désir ?

—Il n'y a rien d'impossible à monsieur le duc, fit Genaro en laissant errer un sourire sur ses lèvres ; monsieur le duc peut aujourd'hui même, s'il le veut, me nommer administrateur général des domaines de Balboa.

Ce poste est occupé, répliqua le duc avec hauteur. Je suis content de mon administrateur actuel, je n'en changerai pas.

—Je ne demande point à monsieur le duc, fit Genaro toujours souriant, je ne voudrais pas réclamer à monsieur le duc un changement aux dispositions qu'il a déjà prises, et j'attendrai que monsieur le duc ait donné une autre fonction à son administrateur actuel.

—C'est impossible.

Genaro eut un léger mouvement d'opposition.

Vous devez vous contenter de l'argent que vous a donné don Pablo Gracia, poursuivit le duc froidement, et cherchez ailleurs.

Genaro parut réfléchir un moment.

—Monsieur le duc, dit-il, me connaît peu personnellement. Je n'étais, il y a seize ans, qu'un obscur scribe dans la maison de Balboa et j'étais heureux alors de cette position modeste, quoique mes études et mes diplômes de l'université de Salamanque m'eussent permis d'espérer mieux.

Le duc se demandait à quoi tendaient ses préambules et, le front haut, il regarda dans la glace en faisant un geste d'impatience.

—Ce n'est pas de Corinthe que je viens après seize ans d'absence, dit Genaro prenant tout à coup avec intention une intonation plus familière. Des circonstances malheureuses m'ont conduit à Ceuta. Si monsieur le duc m'avait vu dans le bague d'Afrique, courbé sous le poids de ma chaîne, attaché à un misérable assassin, comme si nous avions été deux membres d'un même corps, monsieur le duc aurait eu pitié de moi. Seize ans de bague subit avec résignation, dans le silence absolu du dévouement ! Car monsieur le duc n'ignore pas qu'il m'aurait suffi, pour me faire mettre en liberté, de prononcer son nom. Tout autre à ma place aurait parlé ; je me suis tu ; cela mérite une récompense, n'est-il pas vrai ?

—C'est bien, soyez bref, que voulez-vous ?

—Je l'ai dit à monsieur le duc ; mais pour donner une preuve à mon attachement, je ne réclame rien pour le passé, je me borne à solliciter la juste rétribution du présent.

—Je ne vous comprends pas.

—Monsieur le duc est menacé d'un grand danger.

Don Alexandre eut un geste de dédain.

—De quel danger, dit-il, avec indifférence.

—D'un danger qui peut perdre monsieur le duc irrémédiablement, et que j'ai le moyen d'écartier puisque j'ai eu la chance de mettre la main sur les armes que les ennemis de monsieur le duc allaient diriger contre lui et qui l'aurait inévitablement atteint au cœur.

Le duc haussa les épaules.

—Monsieur le duc a évidemment le droit de douter de mon affirmation, mais je puis heureusement mettre à son service autre chose que des paroles.

—Toutes ces digressions sont inutiles ? s'écria don Alexandre, enfin lassé de ces circonlocutions manifestement intéressées.

—J'arrive donc aux faits puisque monsieur le duc le désire, reprit Genaro redevenu humble. Lorsque l'on a passé seize ans dans un bague, et lorsqu'on y a pris la bonne habitude de dormir l'œil ouvert et l'oreille aux écoutes, on surprend souvent des secrets importants. Il y a quelques jours, ayant fini mon temps à Ceuta, je suis revenu en Espagne. Mon premier devoir était d'aller rendre compte à monsieur le duc d'une mission qu'il m'avait fait confier il y a seize ans auparavant et dont je me suis acquitté le mieux possible.

—Vous voulez parler de l'enlèvement de la femme du docteur Herbin et de ses enfants, interrompit Pablo Garcia. Qu'avez-vous fait d'eux ?